

Le Pays d'Arlon *au fil de l'eau*

Introduction

Le projet « **Au fil de l'Eau** » a été créé pour mettre en valeur le riche patrimoine du Pays d'Arlon lié à l'eau. Lavoirs, moulins, abreuvoirs, pompes ou fontaines, tous ces éléments bâtis ont un intérêt touristique et historique important.

Les communes d'Attert, Arlon, Messancy et Aubange ainsi que le Contrat de Rivière Moselle (antenne locale d'Attert), le Contrat de Rivière-Semois-Chiers et la Maison du Tourisme du Pays d'Arlon ont pris part à ce projet. Mais également d'autres partenaires tels que le Cercle d'Histoire du Pays de Messancy-Aubange, le Syndicat d'Initiative d'Aubange et le Domaine provinciale du Fourneau Saint-Michel.

Après un inventaire de ce petit patrimoine régional, des panneaux informatifs ont été créés afin de rappeler aux visiteurs le rôle essentiel que ces constructions avaient dans le passé.

Au total 87 panneaux ont été placés dans les 4 communes concernées. On retrouve sur chaque panneau une photo ancienne ainsi qu'un texte expliquant quelques éléments architecturaux, historiques ou encore des anecdotes.

Ce projet nous permet également d'en apprendre plus sur les lavandières d'autrefois ou l'histoire des moulins dans la région.



Table des matières

Introduction.....	2
Table des matières.....	3
La lessive : une succession de mouvements assez physiques	6
Le lavoir public.....	9
Evolution des techniques de lessivage et produits associés.....	12
Les abreuvoirs.....	14
Les pompes ou bornes fontaines.....	14
Les moulins	15
Quelques expressions en luxembourgeois	17
De Wäschbur.	18
LE LAVOIR : traduction en français.	19
Bibliographie.....	21
The project 'Along the water's edge' (English).....	22
Laundry: a succession of fairly physical movements	24
The public washhouse	27
Evolution of laundry techniques and related products	30
Troughs	32
Pumps or standpipes	32
Mills	33
Het project "Au fil de l'Eau" (Nederlands).....	36
De was doen, een reeks bewegingen die kracht vragen	38
De openbare wasplaats	41

Evolutie van de wastechnieken en bijhorende producten	44
De drinkplaatsen.....	46
De pompen of fonteinpalen	46
De molens	47
Das Projekt „Auf den Spuren des Wassers“ (Deutsch)	49
Die Wäsche: eine Folge körperlich anstrengender Arbeiten	51
Das öffentliche Waschhaus	54
Entwicklung der Waschtechniken und zugehörigen Produkte	57
Die Tränken.....	59
Die Pumpen oder Trinkbrunnen	59
Die Mühlen	60



Manne à linge en osier blanc, c'est-à-dire dont les brins ont été écorcés.



Pince à linge en bois.



Casserole en cuivre à long manche servant pour la lessive. Elle permet de puiser l'eau bouillante nécessaire au coulage, mais aussi à cuire l'empois.

La lessive : une succession de mouvements assez physiques

Au XIX^e siècle, on ne lessive guère, autrement dit uniquement fin du printemps et avant l'hiver. Les plus pauvres possèdent très peu de vêtements, parfois juste ceux qu'ils portent. On a pour habitude de retourner ses habits, de les mettre à l'envers pour cacher le côté sale ou on les rafraîchit en passant du vinaigre dessus. Seuls les bourgeois peuvent se permettre d'en changer à un rythme rapproché. Ils confient leur linge à des lavandières. (D'Wäschfra(en), D'Wäschesch(en), d'Bauchesch (en))

Progressivement, l'hygiène s'améliore et on consacre à la lessive une journée par mois puis une journée par semaine. On s'y attèle traditionnellement le lundi, pourquoi ? Lendemain de repas dominical, qui se veut plus élaboré, il y a souvent des restes à manger : dispensé de faire la cuisine, on se libère du temps. Soulignons également que les croyances religieuses de l'époque condamnent cette activité entre Noël et Nouvel An mais aussi tout au long de la Semaine Sainte en raison de l'association



Pince en bois servant à extraire le linge du cuvier.

existant entre le linge et le linceul du Christ. Cette interdiction s'étend plus largement aux vendredis, toujours en mémoire de la mort de Jésus.

Le dimanche après-midi, on se concentre sur le triage des pièces d'usage courant comme le linge de corps, les chemises, les pantalons, les robes, les tabliers, les chaussettes... On les rassemble en fonction des couleurs, des tissus et du degré de salissure. Précisons que nettoyer draps de lits, taies, essuies et nappes représente une telle somme de travail que les femmes bloquent trois jours pour effectuer cette corvée, tous les six mois environ.

On met ensuite les affaires à tremper dans une grande bassine en bois ou en fer galvanisé, laissée dans la cuisine, la remise ou encore dans l'étable (le trempage).



Trépied sur lequel on pose le cuvier de manière à ce qu'il soit à hauteur de la taille.



Cuvier.

Bâton en bois servant à bouger le linge dans le cuvier et portant la mention de la marque Persil, première poudre à lessiver autoactive » (qui rend le frottement superflu) introduite en Belgique en 1907.





Planche à laver en bois dont chaque face est rainurée dans le sens de la largeur.



Différents modèles de battoirs en bois.



Baquet en bois, appelé aussi agenouilloir ou carrosse. Il est fermé sur trois côtés seulement, afin d'insérer ses jambes dans l'ouverture laissée à cet effet.

Le lundi matin, la ménagère fait chauffer de l'eau, généralement de pluie, sur le poêle. À proximité, elle superpose le linge dans un cuvier, en ordonnant les choses, des plus souillées au fond aux plus propres. Le tas formé finit caché d'une toile de chanvre, appelée le charrier, sur laquelle elle répand une épaisse couche de cendres de bois tamisées. Sur ce lit, elle verse l'eau bouillante en quantité, à l'aide d'un seau ou d'une casserole à manche. Le liquide traversant les tissus est ainsi chargé de potasse, qui a le pouvoir de dissoudre les graisses. Afin qu'il soit bien concentré en actifs, elle le récupère par le trou d'écoulement et à nouveau le soumet à ébullition puis le vide dessus. Ces étapes sont reproduites encore et encore. Elle utilise un gros bâton pour remuer régulièrement le linge.

Une fois **le lessivage ou coulage** terminé, on transporte les affaires égouttées soit dans une hotte, soit dans une manne en osier tenue par deux personnes ou mise dans une brouette, jusqu'à la rivière, au bac à eau ou au lavoir public, si le village en compte un. Quand le point d'eau se trouve au ras du sol, la femme s'agenouille dans un baquet en bois, garni de paille ou d'un coussin, afin de se protéger des éclaboussures. Elle étale chaque pièce à récupérer sur une planche en bois striée et frotte vigoureusement, au moyen d'une brique de savon ou d'une brosse en chiendent enduite de savon noir (**le lavage ou savonnage**). Parfois, elle utilise la saponaire, plante sauvage dont les racines ont des propriétés moussantes.

Il lui faut ensuite frapper le linge, disposé sur une pierre, avec un battoir, pour éliminer les impuretés (**le battage**), avant de procéder au **rinçage** à l'eau claire. Afin d'obtenir une belle blancheur, il arrive qu'on ajoute du « bleu Guimet » (outremer artificiel), teinture vendue sous forme de poudre, de boules, de cubes ou de rectangles à dissoudre (**l'azurage**).

Le tout doit encore être tordu, à la force du poignet. Quatre mains sont bien nécessaires lorsqu'il s'agit de grosses pièces.

Une fois de retour à la maison, elle étend les vêtements sur un fil, une haie, une clôture ou sur l'herbe afin qu'ils sèchent à l'air libre. Par temps laid, ils sont pendus dans le grenier ou étaler près du feu (**le séchage**).

Parfois, le linge blanc, encore imprégné de savon, est exposé aux rayons du soleil et est arrosé dans les prés. Le but est de combattre les taches tenaces et la grisaille. On dit qu'on le *met à la remouille* ou à *rîve*. On le rincera après.

Le saviez-vous ?

Le blanchissage obtenu à l'aide du bleu outremer ne repose pas sur l'action nettoyante du produit en question mais bien sur un effet d'optique, car ses molécules augmentent la luminosité du tissu par absorption des ultraviolets. À l'origine, ce pigment naturel est extrait du lapis-lazuli, pierre semi-précieuse importée d'Afghanistan. Son prix exorbitant, dépassant celui de l'or, pousse les chercheurs à créer un équivalent artificiel. Suite à un concours lancé en France par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, le polytechnicien Jean-Baptiste GUIMET découvre, en 1828, le procédé de fabrication d'une matière de substitution. Très vite, « le bleu Guimet » est commercialisé et distribué dans le monde entier. Veillez à ne pas le confondre avec le bleu de méthylène, composé organique inventé en 1876, qu'on utilise beaucoup en médecine, mais aussi pour azurer le linge.

Le lavoir public

(De Bur, De Wäschbur, D'Wäschhaus)

L'installation de lavoirs publics s'est faite durant la seconde moitié du XIX^e siècle, notamment par souci d'hygiène et d'amélioration du confort des lavandières. On en compte beaucoup en province de Luxembourg grâce à un vaste réseau hydrogéologique : en 1867, on en répertorie 644 en bon état. Leur ancrage est déterminé par la présence d'une source ou d'un ruisseau ainsi que par la proximité des habitations.

L'architecture de ces édifices varie suivant les localités : on en voit sans toit, des rectangulaires (Metzert, Nobressart, lavoir du Wäschbour à Arlon, Longeau ...), des carrés (Tattert, Turpange...), avec un côté ouvert aux vents (Aix-sur-Cloie, Rachecourt, Autelhaut, Udange...), entièrement fermés mais profitant de nombreuses trouées lumineuses (Wolkrange, Bébange, Aubange...), en forme de tunnel (Lottert, Heinstert...), au toit voûté (Lischert...). Certains sont directement aménagés sur la berge d'un cours d'eau (Nothomb, Schadeck...).

L'endroit comprend au minimum un bassin. S'il y en a plusieurs, l'écoulement passant de l'un à l'autre, on frotte et on bat le linge dans celui qui se situe en aval, de manière que l'eau chargée de savon ne rencontre pas celle destinée au rinçage.

Ce lieu aménagé est souvent trop restreint par rapport à la densité de population. Il n'est pas rare que les lavandières réservent leur place, en montant la garde tôt le matin ou en plaçant un balai ou un drap dans le fond du réservoir.

Venir au lavoir, c'est aussi l'occasion de sortir de son isolement, de discuter longuement et librement entre femmes, d'échanger des nouvelles sur la vie du village et des confidences, de profiter d'un brin d'indépendance !



La lessiveuse à champignon dont le principe est inventé au début du XIX^e siècle par le Suisse Samuel WIDMER, assure au départ la phase de coulage dans les laveries industrielles. Cette cuve en fer galvanisé possède un double fond percé de trous. On empile le linge du plus grossier au plus délicat. Une fois rempli d'eau savonneuse, on pose le récipient sur le feu, avec son couvercle. L'eau chaude monte dans la buse centrale, suite à la pression exercée par la vapeur dégagée lors de l'ébullition. Le liquide brûlant sort alors d'un pommeau pour retomber sur le linge et le traverser. Le processus se renouvelle durant 1h30 au minimum. Le fonctionnement sera amélioré avec l'ajout d'un foyer intégré. Après avoir été miniaturisé, cet objet trouve place dans les ménages début 1900, souvent sans le petit plus évoqué juste avant.



Machine à laver qu'on actionne d'avant en arrière grâce aux poignées qui terminent le cadre en bois, auquel est fixé un « tambour », doté d'une ouverture sur le dessus. Ce dernier est en bois et en fer galvanisé.



Cette machine à laver ressemble à une baratte à beurre. L'agitateur, comprenant trois bras mélangeurs, est intégré au cuvier et est actionné au moyen d'un volant fixé sur le côté du récipient. Le mouvement donné aux palettes provoque un courant liquide en sens inverse, qui traverse le linge tout en l'empêchant de s'enrouler.



Machine à laver sur pieds. Elle se compose d'un tambour reposant sur une cuve en fer galvanisé, pourvue d'un foyer destiné à chauffer l'eau. La position couchée du cylindre permet une meilleure distribution du linge au cours du lavage. Il est formé de lattes en bois espacées et est enfilé sur un axe horizontal, équipé d'une manivelle latérale.



Agitateur en inox muni d'un manche en bois, appelé aussi lessiveur hydropneumatique qui s'inspire directement de l'ustensile employé pour battre le beurre. On le plonge de bas en haut dans l'eau du cuvier. Lorsqu'on le descend et qu'il appuie sur le linge, l'eau est aspirée et comprimée entre la cloche et la partie centrale qui rentre. Elle est ensuite propulsée au milieu des tissus au moment du soulèvement.



Grandeessoreuse à rouleaux sur roulettes, tout en métal. Le niveau de pression varie en fonction du serrage de la poignée présente au sommet du cadre.



Machine à laver électrique de la marque L'Avenir et de type Diva, datant des années 1960. Elle possède un bouton minuteur et effectue uniquement le lavage.

Evolution des techniques de lessivage et produits associés

Depuis la fin du XVIII^e siècle, on tente de mécaniser le processus de la lessive. Il semblerait que la machine à laver ait été inventée par l'Allemand Jacob Christian SCHÄFFER, en 1767.

Mais le premier brevet concernant ce type de machine est déposé par l'Américain Nathaniel BRIGGS, trente ans plus tard. Une série d'entreprises se passionnent pour cet objet : les matériaux retenus et les sources d'énergie exploitées sont très variés.

Il faut également répondre aux contraintes liées au type d'habitat et à la taille des ménages. On dispose au final d'une large offre, tant au niveau de la forme que des dimensions. Leurs recherches s'inspirent des principes industriels connus ainsi que de l'outillage agricole existant,



Essoreuse manuelle que l'on fixe sur un récipient ou une machine à laver au moyen d'un système de serre-joints. La pression exercée sur le linge se règle à l'aide des deux vis papillon, situées de part et d'autre du cadre en bois et surmontant un cintre métallique.

plus particulièrement de la baratte. Dans nos campagnes, on voit des lessiveuses à agitateur, à manivelle, à tambour horizontal... Les femmes effectuent ainsi le même mouvement que pour battre la crème. En pratique, c'est surtout après la Première Guerre mondiale qu'on s'octroie le plaisir d'en acheter une.

Un des perfectionnements notables concerne le chauffage de l'eau : les lessiveuses à foyer permettent de garder celle-ci à une température élevée constante. Quant aux lessiveuses à champignon, elles en assurent la circulation automatique. Très courante dans nos régions, ces dernières seront encore utilisées après 1945.



Machine à laver « va-et-vient ». Elle est constituée d'un tonneau dans lequel les trois pales sont mues de gauche à droite, par deux personnes, à l'aide d'un volant-manivelle situé sur le dessus du récipient.



Machine à laver dotée d'un fourneau.



Essoreuse centrifuge Ça va seul, fonctionnant à l'électricité. Son tambour est vertical.

Au niveau des produits employés, les habitudes changent aussi. Les cendres sont oubliées à la fin du XIX^e siècle, au profit du savon noir ou en brique, éventuellement couplé à des cristaux de soude.

Au début du XX^e siècle, les poudres à lessiver bouleversent le marché. Celles-ci ont le pouvoir de dégraisser le linge sans le moindre frottement, grâce à l'action du vrai savon, dirions-nous aujourd'hui, et de l'alcali qu'elles contiennent. Elles sont aussi capables de blanchir les tissus, grâce à de fines perles d'oxygène produites à ébullition, par la combinaison de **perborate** de sodium et de **silicate** de sodium. La marque **Persil** lance la première du genre.

Les conflits mondiaux, surtout le deuxième, font que les recherches s'accélèrent dans ce domaine :



Savon en brique LAVOR, commercialisé depuis 1900. L'emballage vante sa composition naturelle protégeant les mains ainsi que ses propriétés blanchissantes, non mordantes et rafraîchissantes.

il y a pénurie de graisses animales et végétales, sans compter que les soldats en guerre nettoient les uniformes dans de l'eau généralement froide. Après 1945, on privilégie donc les détergents synthétiques, composés à partir d'hydrocarbures ou d'alcool gras sulfatés.

L'essorage connaît lui aussi une petite révolution... Avec l'essoreuse à pression, on débarasse l'eau du linge rincé plus facilement. Elle compte deux cylindres, garnis de caoutchouc, entre lesquels passe le tissu mouillé. Pour l'actionner, il suffit de tourner une manivelle, montée sur l'axe d'un des rouleaux. L'inconvénient est qu'on ne sait compresser qu'une pièce à la fois, en veillant à ce qu'elle ne comporte pas de boutons ou d'agrafes, auquel cas ils casseraient.



Savon en poudre Soleil (nom français de la marque Sunlight), datant des années 1950.

Vers 1950, les machines à laver et essoreuses électriques font une timide percée dans nos villages. Il faut attendre vingt ans de plus pour que les machines uniques, procédant à l'ensemble des opérations jusqu'à l'essorage, apparaissent en milieu rural.



Savon en poudre Persil, dont la boîte indique qu'il convient particulièrement pour faire bouillir et désinfecter le linge.

Les abreuvoirs

Ils sont réservés au bétail et aux chevaux. Ils sont alimentés par un simple conduit et taillés dans la pierre calcaire ou assemblés à l'aide de dalles de schiste. Les usagers d'autrefois s'organisaient pour ne pas s'y retrouver tous à la fois avec leur troupeau.

Selon sa longueur, il autorise un plus grand nombre de têtes de bétail à venir s'y abreuver en même temps. Le simple bac peut aussi se combiner à un bassin pour laver et rincer ou pour toute autre tâche domestique. Hommes et bêtes se côtoient.

Les pompes ou bornes fontaines

Dans le courant du XIX^{ème} siècle, l'industrie apporte bien des solutions aux nombreux problèmes exposés par les commissions d'hygiène.

Un nouveau mobilier collectif apparaît grâce aux nouvelles capacités techniques. Des systèmes de pompes permettent dorénavant de capter l'eau par simple action d'un piston.

En surface, des coffres en fonte protègent le mécanisme et c'est ce qui subsiste aujourd'hui.

Les moulins

L'alimentation de base dans nos contrées est constituée par les céréales panifiables. Une étape intermédiaire indispensable est la transformation des graines en farine. Dès l'époque celte, l'usage de petites meules à main est bien répandu. On en retrouvera également dans les villas gallo-romaines. Le moulin à eau se répand à la période carolingienne puis, surtout, au Moyen Age (soit entre le 8^{ème} et le 12^{ème} siècle). La mouture est alors industrialisée.

Depuis le Moyen Age jusqu'à la Révolution française, le seigneur peut contraindre la population habitant sur le ban de son domaine à faire moudre le blé au moulin banal (Bannmillen) qui lui appartenait : il en a donc le monopole (les villageois sont dits « abannis » un moulin). C'est un privilège qu'il se réservera toujours : dans les chartes accordant des libertés sur le modèle de la Loi de Beaumont, il n'acceptera jamais d'aliéner le moulin et le four. Il en retirait évidemment des droits ou taxes qui se montaient généralement à 1/10^{ème} des grains (la dîme) que le meunier prélevait pour lui avant mouture.

Le seigneur engageait un meunier, souvent par bail de courte durée renouvelable (5 ou 6 ans), qui pouvait prélever à son profit le droit de mouture ou « Molter » (1/20^{ème} ou 1/25^{ème} des grains selon les seigneuries). Le meunier devait moudre les grains dans l'ordre d'arrivée des chariots, endécans les 24 heures de présentation. Si, après ce délai, les grains n'étaient toujours pas moulus, le cultivateur pouvait se rendre à un autre moulin sans payer d'amende.

Le meunier bénéficiait de certains avantages (notamment prendre du poisson et des écrevisses dans le bief) et n'avait pas toujours la réputation d'être honnête : il lui arrivait évidemment de prélever plus que son dû ! On estime que sur 100 kg de grains, le cultivateur récupérait un peu plus de 60 kg de farine après déduction du son et des divers prélèvements obligatoires.

Le meunier devait entretenir et réparer son moulin, parfois à ses frais même après détérioration par fait de guerre. Il devait curer le bief au moins une fois l'an. Il était tenu d'offrir un porc au seigneur chaque année, comme il apparaît dans les comptes du domaine d'Arlon pour Messancy et Wolkrange.

Dans certains villages, ce sont les habitants qui sont astreints aux corvées d'entretien du moulin banal : réparation du bâtiment, curage du canal, transport des meules. La provenance de la meule était souvent spécifiée dans les baux : pierre de Champagne en général ou, à défaut, pierre de l'Eifel.

Les meuniers constituent parfois de véritables dynasties. Leurs enfants épousent fréquemment des enfants d'autres meuniers.

Le seigneur possédait aussi le four banal où chacun était obligé d'aller faire cuire son pain en y laissant également un prélèvement d'un vingtième. Ces droits de banalité ont persisté jusqu'à la Révolution française.

Dès l'Ancien régime, certains seigneurs n'assurent plus l'entretien d'un moulin banal et n'obligent plus leurs sujets à y faire moudre leurs grains. Le moulin devient alors un bien privé appartenant soit au meunier lui-même, soit à un propriétaire qui emploie un meunier pour un terme fixe (appelé fermier dans certains actes).

Cette distinction se retrouvera à partir du régime français (1795) car les moulins seigneuriaux furent mis en vente. La destinée des meuniers, selon qu'ils sont propriétaires ou employés, sera bien différente. Les premiers seront généralement riches et transmettront le moulin à leur descendance, les seconds seront souvent exploités. Les meuniers propriétaires sont généralement des professionnels bénéficiant d'un savoir-faire qui se transmet de génération en génération. Les meuniers sous bail sont fréquemment des cultivateurs qui embrassent cette profession tardivement, hypothéquant leurs biens pour une vie bien difficile, à la merci des propriétaires et de leur cupidité.

Le moulin est souvent, dans les actes officiels ou les relevés administratifs, qualifié d'« usine ». Le mécanisme de transformation du mouvement de la roue pour actionner divers outils s'est complexifié au cours du temps pour aboutir, aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, à des machines performantes, précises et productives.

Le mécanisme du moulin à farine comprenait notamment la roue, l'axe, la meule gisante et la meule tournante. Tous les moulins de la région étaient actionnés par la force hydraulique et se trouvaient donc à proximité d'une rivière. L'eau était amenée à la roue par un canal (bief ; Däich oder Millendäich)

Le moulin disposait généralement d'une réserve d'eau constituée par un étang ou par le contenu du canal lui-même qui était alors assez long. Dans un moulin « au fil de l'eau » c'est le courant qui entraîne la roue à aube par sa partie inférieure. L'eau peut aussi être amenée au-dessus de la roue et développe en tombant sur les godets un rendement supérieur. Le moulin de Turpange fut équipé des deux types de roues.

La force motrice développée par la roue pouvait servir à d'autres usages que la mouture des grains.

Beaucoup de moulins eurent ainsi plusieurs affectations, soit spécifiques, soit variables selon les besoins ou la saison :

Moulin à foulon ou foulerie (*Follmillen*) : on y effectuait le foulage des étoffes (battage avec de la terre glaise pour les dégraisser et resserrer les fibres).

Moulin à huile (*Ölmillien, Uelegsmillien*), parfois dénommé «tordoir à huile» : dans nos contrées, on y produisait souvent l'huile de faïnes qui servait d'huile de table ou, plus généralement, à l'éclairage au moyen de quinquets. On y pressait aussi différentes graines oléagineuses pour l'alimentation (colza, navette). L'extraction se pratiquait par écrasement des graines soit entre des coins de bois soit sous une meule dressée verticalement.

Moulin à tan (*Loumillien*) : broyage des écorces de chêne en vue du tannage des peaux.

Platinerie : martelage du fer pour réaliser des tôles plates et des plaques.

Scierie (*Seemillien*) : production de planches et madriers.

Papeterie (*Pabeiermillien, Papeiermillien*) : fabrication de la pâte à papier.

Production d'électricité : à partir de la fin du XIX^{ème} siècle, certaines roues actionnent une dynamo et l'électricité produite permet d'alimenter l'éclairage privé ou municipal.

Quelques expressions en luxembourgeois

Bläert dach net esou, ech si jo net daf an op enger Mille gezillt ginn.

Etdréit mer am Kappwi e Millerad, an déi Saach läit mer um Mo wi e Millesteen.

Dat gong jo su séier wi an der Millen : uewen eran an ënnen eraus !

E kann näischt leie loossen, t' sief et wär e Millesteen, sou heescht et vun engem, dee laang Faangeren » huet.

De Wäschbur.

Se hu lo bei der Millen
de Wäschbur neigemaach.
't ass e vun deene vill
aus laang vergaangen Dag.

't wäert keen sech méi geheien
a plon hei an der Nätzt,
mä haalt en héich als Zeien
a lauschert, well e schwätzt.

D'Jorzéngte gi sous séier,
ech hat hie bal vergiess ;
an och, datt ech hei fréier
als Bouf um Komp gesiess.

Hei souze schwéier Fraen,
eis Mamm an d' Boma och,
an hunn op d' Wäsch gehaen
a koume Woch fir Woch.
Och wann d' Familje grouss war,
An d'Manndle grad sou grouss :
Sou schwéier war keng Stousskar,
Si hunn s'erbäi gestouss.

Et goufen zoppnaass Knéien,
an d' Wäschkëscht war keng mëll.
't war liicht, hei d' Giichtze kréien.
Blo Fäischt rondrëm de Blëll.

An awer goug en d'Mondstéck
Wéi muenchen Affekot ;
't gouf näischt tèscht hei an Eislek,
Et gouf um Bur gesot.

Et gouf gegeckst, gestriden,
A béid Fäll foule Knäll ;
mä d'meescht gouf hei gelidden :
De Bur war och hir Häll.

Nuets louche Mound a Stären
Wéi Gold um Fong vum Komp.
Hei has de d' Meedche gären,
Gléckséilegkeet war Tromp.

Mä spéider, op de Knéien
an héich am néngte Mount,
souz d'Fra hei bis an d' Wéien
an huet sech net geschount.

An eemol, 't war am Wanter,
Du hunn s'e Kand gesicht ;
bis een et mat der Lanter
am zweete Komp erbiicht.

D'Fra stoug mat hirem Alen
ze haulen ëm den Trach,
an ee konnt sech halen :
« Wou dat war, sinn der nach. »

Mol war de Bur e Spigel
a mol eng eekleg Britt.
Et schéngt, et läit e Sigel
op dem, wat hei geschitt.
A lees de dech, wéi fréier,
no vir a kucks däi Bild,
da mierks d'op eemol séier,
wéi d'Liéwe mat der spill.
Du frees dech mat Tiermen :
« Wuer ass déi Zäit gerannt »
Du mierks, du bass e Friemen.
Du hues dech bal net kannt.

DE WÄSCHBUR

LE LAVOIR : traduction en français.

Josy Braun (1938 – 2012) **par Louis Stephany**
Ecrivain luxembourgeois **Albert Conter**

A présent ils ont rénové le lavoir
près du moulin.
C'est l'un des plus anciens
parmi tant d'autres

Plus personne, sans doute, ne se donne la peine
de s'atteler à cette rude tâche, à s'éreinter dans l'humidité
Mais considérons le Lavoir comme un témoin ,
comme un confident : écoutons- le car il parle ...

Les décennies filent à vive allure,
que je l'avais presque oublié
et que comme gamin j'étais là, moi aussi assis
sur le bord du bassin.

Ici, se tenaient agenouillées des femmes laborieuses,
notre maman et grand-mère aussi,
elles frappaient avec le battoir sur le linge
et elles s'exténuaient à la tâche semaine après semaine.

Même si la famille était grande
et donc toute aussi grande la manne à linge,
malgré que les brouettes étaient trop lourdes,
elles s'y attelaient pour les amener à bon port coûte que coûte.

Les genoux trempés jusqu'aux os ,
prenaient appui dans un agenouilloir en bois,
elles s'exposaient à souffrir de la goutte
ou encore les mains gelées des blanchisseuses passaient au bleu
à force de manipuler constamment le battoir .

Et malgré tout,
les rumeurs étaient énoncées comme des tirades d'avocats.
Il n'y avait de secret pour personne,
rien ne se perdait, tout était dévoilé au lavoir

Lorsqu'on riait ou qu'on se chamaillait,
c'était à chaque fois sur un rythme endiablé.
Mais le plus souvent c'est la souffrance qui les accompagnait,
le lavoir était aussi leur enfer.

La nuit tombante, la lune et les étoiles brillaient
comme l'or au fond du bassin.
Il émanait un ressenti de bien-être irréel comme dans un conte de
fée.
Cet état d'âme était un atout, mais aussi un leurre

Plus tard, déjà bien avancée au 9^{ème} mois,
la lavandière continuait encore à travailler,
agenouillée sans se ménager ,
jusqu'à l'apparition des douleurs.

Et même une fois , c'était en hiver,
ils ont dû chercher l'enfant,
jusqu'à ce que quelqu'un, à l'aide d'une lanterne,
le repère dans le second bac.

La femme se tenait avec son mari
en train de gémir autour du bassin.
L'on peut dire que pareille tragédie
s'est déroulée ailleurs et plus d'une fois.

Une fois, le lavoir scintillait comme un miroir,
une autre fois, il affichait la laideur d'un bouillon répugnant.
Il semblerait que ce qui se tramait ici,
ait été soumis à une fatalité sordide.

Et si comme autrefois, tu te penches au-dessus de l'eau,
pour voir ton image,
tu remarques alors rapidement
que tu n'es qu'un jouet du sort.

Te voilà pris d'idées noires, de grande mélancolie,
" mais où donc est passé le temps "
Tu remarques que tu es devenu un étranger à toi-même,
tu ne te reconnais presque plus .

Bibliographie

- Lavandières, dentellières et Cie », Domaine provincial du Fourneau Saint-Michel, Edition Weyrich, 2018.
- La Chronique n°19, parue dans la publication du Cercle d'histoire du Pays de Messancy – 2007 – Christian Moïs.
- De Wäschbour. Le lavoir : traduction en français de Josy Braun par Louis Stephany, Ecrivain luxembourgeois Albert Conter.



The project 'Along the water's edge' (English)

The project '**Along the water's edge**' was created to highlight the rich heritage of the Arlon region linked to water. Washhouses, mills, troughs, pumps or fountains - all these structures are of great tourist and historic interest.

The communes of Attert, Arlon, Messancy and Aubange as well as the *Contrat de Rivière Moselle* (local Attert branch) and the *Contrat de Rivière Semois-Chiers* (Walloon participatory water course management bodies), along with the *Maison du Tourisme du Pays d'Arlon* (Arlon Region Tourist Office), took part in this project. Other partners were also involved, including the *Cercle d'Histoire du Pays de Messancy-Aubange* history association, the Aubange Tourist Board and the Fourneau Saint-Michel provincial estate.

Once these small regional heritage sites had been inventoried, information panels were created to explain to visitors the essential role played by these structures in the past.

A total of 87 panels were set up in the four communes concerned. Each panel bears an old photo and a text describing a few architectural and historical elements or telling anecdotes.

This project also teaches us more about the washerwomen of days gone by and the history of the mills in the region.



White wicker laundry basket, that is with the bark stripped from the strands.



Wooden clothes peg.



Long-handled copper pot used for laundry. It was used to draw the boiling water needed for pouring, as well as for cooking starch paste.

Laundry: a succession of fairly physical movements

In the 19th century, they hardly did any laundry, in other words, only at the end of spring and before winter. The poorest people owned very few clothes, sometimes just the ones they wore. It was customary to turn your clothes inside about, to wear them backwards so as to hide the dirty side, or to freshen them up by pouring vinegar on them. Only the middle classes could afford to change their garments at fairly regular intervals. They gave their dirty laundry to washwomen (*D'Wäschfra(en)*, *D'Wäsch-esch(en)*, *d'Bauchesch (en)*).

Gradually, hygiene improved. One day a month and then one day a week was given over to laundry. This task was traditionally tackled on Monday. Why? On the day after the Sunday meal, which tended to be more elaborate, there were often leftovers to eat. Without the need to cook, people had more free time. It should also be stressed that the religious beliefs of the time forbade this activity between Christmas and New Year as well as throughout Holy Week owing to the association between linen and the shroud of Christ.



Wooden tongs used to remove the laundry from the vat.

This ban was more widely extended to include Fridays, again in memory of the death of Jesus.

Sunday afternoon was given over to **sorting** commonly used items such as underwear, shirts, trousers, dresses, aprons, socks, etc. They were organised by colour, fabric and how dirty they were. It is worth noting that cleaning sheets, pillowcases, towels and tablecloths was such a major task that women set aside three days for the chore, every six months or so.

The things were then put to soak in a large wooden or galvanised iron bowl, left in the kitchen, the shed or maybe the stable (**soaking**).



Tripod on which the vat was placed so that it was at waist height.



Vat.

Wooden stick used to move the laundry around in the vat and bearing the name of the Persil brand, the first 'autoactive' washing power (which makes rubbing unnecessary) introduced in Belgium in 1907.





Wooden washboard, with grooves width-ways on each side.



Various models of wooden beetles.



Wooden tub, also known as a kneeler or knee rest. It was enclosed on only three sides, leaving the fourth open for the legs.

On Monday morning, the housewife put the water, usually rainwater, on the stove to heat. Nearby, she stacked up the laundry in a vat in order, from the dirtiest at the bottom to the cleanest. The pile she made was then placed in a hemp cloth, known as the bucking cloth, on which she spread a thick layer of strained wood ash. She poured large quantities of boiling water onto this bed using a bucket or a cooking pot with a handle. This meant that the liquid passing through the fabric contained potash, which has the power to dissolve grease. To ensure a good concentration of active agents, she collected the water through the drainage hole, re-boiled it and then emptied it over the laundry again. These steps were repeated over and over. She used a large stick to stir the laundry regularly.

Once **the leaching or pouring** was finished, the drained laundry was carried, either in a hod or in a wicker basket held by two people or in a wheelbarrow, to the river, water trough or public washhouse, if the village had one. When the water source was at ground level, the woman would kneel in a wooden tub lined with hay or a cushion in order to protect herself from splashing. She spread each item to be scoured on a grooved wooden board and rubbed vigorously using a block of soap or a quackgrass brush smeared with black soap (**washing or soaping**). Sometimes, she used soapwort, a wild plant whose roots have foaming properties.

The laundry was then placed on a stone and struck with a beetle to eliminate the impurities (**beating**), before being **rinsed** in clear water. 'Guimet blue' (artificial ultramarine), a dye sold as powder or in balls, cubes or rectangles to be dissolved, was sometimes added to obtain a fine whiteness (**brightening**).

Everything then had to be wrung by hand. Two people were needed to do this for large items.

Back at home, the woman then spread the clothes on a line, a hedge, a fence or the grass to dry in the open air. When the

weather was bad, it was hung up in the attic and spread out near the fire (**drying**).

Sometimes, white laundry, still saturated with soap, was exposed to the sun and sprayed with water in the meadows. The aim was to deal with tough stains and greyness. This was known as *rewetting*. It was then rinsed.

Did you know?

The bleaching produced by the use of ultramarine is not due to the cleaning action of the product in question, but to an optical effect. Its molecules increase the luminosity of the fabric by absorbing ultraviolets. This natural pigment was originally extracted from lapis lazuli, a semi-precious stone imported from Afghanistan. Its exorbitant price, higher than that of gold, prompted researchers to create an artificial equivalent. Following a competition launched in France by the *Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, the Society for the promotion of national industry, in 1828 polytechnician Jean-Baptiste GUIMET discovered a process for manufacturing a substitute. 'Guimet blue' was soon marketed and distributed throughout the world. It should not be confused with methylene blue, an organic compound invented in 1876 which is often used in medicine but also serves to brighten laundry.

The public washhouse

(De Bur, De Wäschbur, D'Wäschhaus)

Public washhouses were installed in the second half of the 19th century, in particular for reasons of hygiene and for the greater convenience of washerwomen. They were frequently found in the province of Luxembourg thanks to a vast hydrogeological network: 644 were listed in good condition in 1867. Their position was determined by the presence of a spring or a stream and homes in the area.

The architecture of these buildings varied from place to place: some were roofless and rectangular (Metzert, Nobressart, Wäschbour washhouse in Arlon, Toernich, etc.), square (Tattert, Turpange, etc.), with one side open to the elements (Aix-sur-Cloie, Rachecourt, Autelhaut, Udange, etc.), entirely enclosed but with numerous holes to let in the light (Wolkrange, Bébange, Aubange, etc.), tunnel-shaped (Lottert, Heinstert, etc.), or with a vaulted roof (Lischert, etc.). Some were set up directly on the banks of a water course (Nothomb, Schadeck, etc.).

Such washhouses had at least one basin. If there were several, the water flowed from one to another. The laundry was rubbed and beaten in the one lower down the chain, so that soapy water did not mix with the water intended for rinsing.

The site was often too limited compared with the size of the local population. It was far from unknown for the washerwomen to book their place by standing guard from early morning or placing a broom or a sheet in the bottom of the tank.

Coming to the washhouse was also an opportunity for women to escape from their isolation, to talk long and freely among themselves, exchange news about village life and confidences, and enjoy a little independence!



The fountain washer, the principle behind which was invented in the early 19th century by Swiss Samuel WIDMER, initially carried out the pouring phase in industrial laundries. This galvanised iron tank had a holed double base. The laundry was piled up, from the coarsest to the finest. Once filled with soapy water, the receptacle was placed on the fire, with the lid. The hot water rose in the central shaft owing to the pressure exerted by the steam given off by the boiling. The piping hot liquid then came out of a head and fell back onto the laundry, passing through it. The process was repeated for at least 1.30 hours. The operation was to be improved by adding a built-in heat source. Once miniaturised, this article appeared in households in the early 1900s, often without the above-mentioned addition.



Washing machine operated from front to back using knobs on the end of the wooden frame to which a 'drum' was fixed, with an opening at the top. This was made of wood and galvanised iron.



This washing machine looked like a butter churner. The agitator, which had three mixing arms, was built into the vat and operated by a flywheel attached to the side of the receptacle. The movement of the blades produced a flow of liquid in the opposite direction which passed through the laundry while preventing it from becoming twisted.



Standing washing machine. This consisted of a drum on a galvanised iron tank with a heat source to heat the water. The horizontal position of the cylinder meant that the laundry was more evenly distributed during the washing process. It consisted of spaced out wooden slats and was fitted on a horizontal axis, equipped with a lateral handle.



Stainless steel agitator with a wooden handle, also known as a hydropneumatic washer, inspired directly by the utensil used to churn butter. It was plunged up and down in the water in the vat. When plunged down and pressed onto the laundry, the water was sucked out and compressed between the bell and the central part that went in. It was then driven to the centre of the fabric when the handle was lifted.



Large wringer on casters, entirely in metal. The pressure level varied with the tightening of the knob at the top of the frame.



L'Avenir electric washing machine, Diva model, dating from the 1960s. It had a timer button and only washed.

Evolution of laundry techniques and related products

Attempts have been made to mechanise the laundry process since the late 18th century. The washing machine is said to have been invented by the German Jacob Christian SCHÄFFER, in 1767.

However, the first patent for this type of machine was filed by the American Nathaniel BRIGGS, thirty years later. A number of companies were very enthusiastic about this item and a wide variety of materials and energy sources were used.

It was also necessary to find a response to the constraints linked to the type of habitat and the size of households. Ultimately, a wide range became available, in terms of both form and size.



Manual wringer fitted to a receptacle or a washing machine using a system of clamps. The pressure exerted on the laundry was regulated using two wing nuts on either side of the wooden frame above a metallic hanger.

The research carried out was based on known industrial principles and on existing agricultural tools, specifically the churn. Washing machines with agitators, winches, horizontal drums, etc. appeared in rural Belgium. So women made the same movement as they did when beating cream. In practice, people treated themselves to one of these machines chiefly after the First World War.

One of the main improvements concerned heating the water: washing machines with a built-in heating element made it possible to keep the water at a constant high temperature. Models that ensured automatic water circulation, known as 'fountain washers', were very popular in this region and continued to be used after 1945.



'Back-and-forth' washing machine. This consisted of a barrel in which the three blades were moved from left to right by two people using a flywheel-crank located above the receptacle.



Washing machine with furnace.



çà Va Seul electrically powered spin dryer. It had a vertical drum.

Habits regarding the products used also changed. By the late 19th century, ashes had been abandoned in favour of black soap or bars of soap, possibly combined with washing soda.

In the early 20th century, washing powders completely changed the market. These are able to clean laundry without any rubbing thanks to the action of real soap, as we would say today, and the alkali they contain. They can also be used to bleach fabric thanks to fine bubbles of oxygen produced when water boils, through the combination of sodium **perborate** and sodium **silicate**. **Persil** was the first brand to launch this type of product.

The world wars, particularly the Second World War, sped up the pace of research in this field:



Lavor soap bar, marketed since 1900. The packaging praises its natural composition, protecting the hands, as well as its bleaching, non-caustic and refreshing properties.

animal and vegetable fats were scarce and moreover in wartime, soldiers tend to wash their uniforms in water that is usually cold. Consequently, after 1945, preference was given to synthetic detergents made of hydrocarbons or sulphated fatty alcohols.

A minor revolution also occurred in extracting the water... Pressure mangles removed the water from rinsed laundry more easily. They comprised two cylinders, coated with rubber, between which the wet fabric was fed. They were operated simply by turning a handle on the axle of one of the wheels. The disadvantage was that it was only possible to wring one item at a time and they could not be used for garments with buttons or hooks, as these would break.



Soleil powdered soap (French name of the Sunlight brand), dating from the 1950s.

Electric washing machines and dryers made a tentative appearance in the villages of this region around 1950. It would be twenty years before single machines carrying out all the stages in the process up to spin drying reached rural areas.



Persil powdered soap. The packaging states that it is particularly suitable for boiling and disinfecting laundry.

Troughs

These were reserved for cattle and horses. They were supplied by a simple pipe and hewn out of the limestone rock or built using slabs of schist. In days gone by, users made arrangements among themselves so that they did not all bring their herds to the trough at the same time.

The number of cattle that were able to drink at the same time depended on the length of the trough. The simple tub could also be combined with a basin for washing and rinsing or other domestic tasks. Men and beasts used them side by side.

Pumps or standpipes

During the 19th century, industry provided many solutions to the numerous problems raised by the hygiene commissions.

New technical capabilities resulted in new collective amenities. Pump systems now made it possible to obtain water simply by means of a piston.

Cast iron casings on the surface protected the mechanism and these still remain today.

Mills

Bread grains formed the basis of the diet in this region. Making the grains into flour was an essential interim step in the process. From Celtic times, the use of small hand-held millstones was widespread. They can also be found in Gallo-Roman villas. Watermills became widespread during the time of the Carolingian Empire and especially in the Middle Ages (that is, between the 8th and the 12th centuries). Industrialisation followed.

From the Middle Ages until the French Revolution, the lord was able to force those living under the ban of this estate to have their wheat ground in the common mill (the *Bannmillen*) that belonged to him: he therefore had a monopoly (the villagers were said to be 'abannis' – bound by ban – to a mill). This was a privilege the lord always reserved: in charters granting freedom based on the Beaumont Act, he never agreed to dispose of the mill and the oven. He naturally levied duties or taxes on this, which usually amounted to 1/10th of the grains (*la dîme*) which the miller set aside for him before grinding.

The lord hired a miller, often under a renewable, short-term lease (5 or 6 years), who was able to levy the grinding right or 'Molter' (1/20th or 1/25th of the grains, depending on the seigneurie) for his own benefit. The miller had to grind the grains in the order of arrival of the carts, within 24 hours of their arrival. If the grains had still not been ground after this period, the farmer was able to go to another mill without paying a fine. Millers enjoyed certain advantages (in particular, they were able to catch fish and crayfish in the millstream) and did not always have a reputation for honesty. They were, of course, known to take more than their due! It is estimated that of 100 kg of grains, the farmer recovered a little more than 60 kg of flour, after the deduction of the bran and various mandatory levies.

Millers were expected to maintain and repair their mills, sometimes at their own expense even after damage caused by acts of war. They had to clear the millstream at least once a year. They had to offer the lord a pig every year, according to the accounts of the estate of Arlon for Messancy and Wolkrange.

In some villages, the local people had to take on the chore of maintaining the common mill: repairing the building, clearing the canal, transporting the millstones. The leases often specified where the millstone should come from: usually Champagne stone or otherwise Eifel stone.

Millers sometimes established real dynasties. Their children often married the children of other millers.

The lord also owned the common oven where everyone was obliged to go to have their bread baked, again leaving a levy of one-twentieth. These banality dues continued until the French Revolution.

From the time of the Ancien Régime, some lords no longer maintained the common mill and no longer obliged their subjects to have their grain ground there. The mill then became private property belonging either to the miller himself or to an owner who employed a miller for a fixed period (known as a lessee in certain deeds). This distinction returned as of the French regime (1795) as the seigneurial mills were put up for sale. The destiny of the millers would be very different, depending whether they were owners or employees. The former were usually rich and would pass the mill on to their descendants, while the latter were often exploited. Owner millers were usually professionals with know-how that was passed on from generation to generation. Tenant millers were frequently farmers who took up this profession later on in life, mortgaging their goods for a difficult life, at the mercy of owners and their greed.

The mill was often referred to in official deeds or administrative statements as the 'factory'. The mechanism involved in transforming the movement of the wheel to operate various tools became more complex over time, resulting in the 19th and 20th centuries in sophisticated, precise and productive machines.

The mechanism in the flour mill included in particular the wheel, the axle, the lower, fixed grindstone and the rotating grindstone. All the mills in the region were operated by hydraulic force and were therefore near a river. The water was carried to the wheel by a channel (millstream; Däich or Millendäich).

The mill usually had a water reserve in the form of a pond or the contents of the channel itself, which was fairly long. In a mill 'along the water's edge', the current turns the paddle wheel via its lower section. The water can also be carried above the wheel and create a faster output by falling on the buckets. Turpange mill was equipped with both types of wheel.

The driving force generated by the wheel was used for purposes other than to grind grains. Many mills fulfilled several tasks, which were specific or variable, depending on needs or the season:

Fulling mill or fullery (*Follmillen*): fabric fulling was carried out here (beating with loam to remove grease and tighten fibres).

Oil mill (*Ölmillen, Uelegsmillen*), sometimes known as an 'oil twister': in this region, beechnut oil was often produced and used as edible oil or, more usually, for lighting in oil lamps. Various oleaginous grains were also ground here for food (colza, turnip rape). The oil was extracted by crushing grains either between wooden wedges or under a vertical millstone.

Tanning mill (*Loumillen*): grinding oak bark to tan hides.

Hammering plant: hammering iron to make flat sheets and plates.

Sawmill (*Seemillen*): production of boards and planks.

Paper mill (*Pabeiermillen, Papeiermillen*) : production of pulp.

Supplying electricity: as of the late 19th century, some wheels operated a dynamo and the electricity generated provided private or municipal lighting.

Het project "Au fil de l'Eau" (Nederlands)

Het project "**Au fil de l'Eau**" (langs het water) werd in het leven geroepen om het rijke watererfgoed van het Land van Aarlen in de schijnwerpers te plaatsen. Washuizen en wasplaatsen, molens, drinkplaatsen, pompen en fonteinen ... allemaal bebouwde elementen van hoog toeristisch en historisch belang.

De gemeenten Attert, Aarlen, Messancy en Aubange en ook het Riviercontract Moezel (lokale antenne Attert), het Riviercontract Semois-Chiers en het Maison du Tourisme van het Land van Aarlen namen deel aan dit project. Maar ook andere partners zoals de Historische Kring van het Land van Messancy-Aubange, het Syndicat d'Initiative van Aubange en het Provinciaal Domein van Fourneau Saint-Michel. Nadat een inventaris van dit klein regionaal erfgoed was opgemaakt, werden informatieborden aangemaakt om de bezoekers te herinneren aan de grote rol die deze constructies in het verleden hadden.

In totaal werden in de vier betrokken gemeenten 87 borden geplaatst. Op elk bord staat een oude foto en tekst met uitleg over enkele architecturale, historische elementen of anekdotes.

Dit project vertelt ons ook meer over de wasvrouwen van vroeger en over de geschiedenis van de molens in de streek.



Tenen linnenmand, dat wil zeggen met geschilde twijgen.



Houten wasknijper



Koperen pannetje met lange steel voor de was. Werd gebruikt om het nodige kokend water op het wasgoed te gieten, maar ook om het stijfsel te koken.

De was doen, een reeks bewegingen die kracht vragen

In de 19de eeuw wordt niet vaak gewassen, met andere woorden enkel op het eind van het voorjaar en voor de komst van de winter. De armsten bezaten zeer weinig kleding, soms alleen de stukken die ze droegen. Het is de gewoonte om kleding om te draaien, ze omgekeerd te dragen om de vuile kant te verbergen, of ze wordt opgefrist met azijn. Enkel de burgers kunnen het zich veroorloven om geregeld van kleding te veranderen. Zij vertrouwen hun linnengoed toe aan wasvrouwen en (*D'Wäschfra(en)*, *D'Wäschsch(en)*, *d'Bauchesch(en)*).

Geleidelijk gaat de hygiëne erop vooruit en wordt er maandelijks en daarna wekelijks een dag lang gewassen. Dat is dan traditioneel de maandag. Waarom? Dat is de dag na de meer uitgebreide zondagse maaltijd. Er blijven nog vaak restjes over, zodat er meer tijd vrij is. Volgens de geloofsovertuigingen van die tijd was het trouwens uit den boze om deze activiteit uit te oefenen tussen Kerstmis en Nieuwjaar, maar ook in de Heilige Week, omdat het linnen in verband werd gebracht met de lijkwade van Christus.



Houten wastang om het wasgoed uit de tobbe of wasketel te halen.

Dit verbod strekt zich ook ruimer uit tot de vrijdag, nog altijd in nagedachtenis van de dood van Jezus.

Op zondagnamiddag worden de dagelijkse kledingstukken **gesorteerd**, zoals het lichaamslinnen, de hemden, de broeken, de jurken, de schorten, de kousen ... Ze worden samengelegd per kleur, per soort stof en per mate van vuilheid. Lakens, slopen, handdoeken en tafelkleden wassen, nam zoveel tijd in beslag dat de vrouwen drie dagen uittrekken voor deze karwei, ongeveer om de zes maanden.

Daarna wordt alles in de week gezet in een grote kuip uit hout of gegalvaniseerd staal. Deze blijft in de keuken staan of wordt in de berging of soms ook in de stal gezet (**het weken**).



Driepoot waarop de wastobbe wordt geplaatst om op taillehoogte te komen.



Wastobbe.

Houten stok om het wasgoed in de tobbe rond te draaien, met vermelding van de merknaam Persil, het eerste auto-actieve waspoeder (zo was schrobben niet langer nodig), dat in 1907 in België op de markt kwam.





Houten wasbord, aan beide zijden geribbeld in de breedte.



Verskillende modellen houten waskloppers.



Houten knielbak die aan één kant open is voor de knieën.

Op maandagochtend warmt de huishoudster op de kachel het water op. Dat is meestal regenwater. Vlakbij stapelt ze het wasgoed in een tobbe. Ze doet dit in een bepaalde volgorde, van het vuilste onderaan tot het schoonste bovenaan. Zodra de hoop klaar is, legt ze er een hennepdoek over, loogdoek genoemd. Daarover spreidt ze een dikke laag gezeefd houtas. Op dit bed giet ze gul kokend water, met een emmer of een steelpan. De vloeistof gaat door de stoffen en laadt ze zo op met loog, dat het vermogen heeft om vet los te weken. Om de vloeistof goed te concentreren met werkstoffen, tapt ze ze onder aan de tobbe af, om ze weer aan de kook te brengen en erover te gieten. Dit herhaalt ze telkens opnieuw. Met een grote stok roert ze het linnen geregeld.

Zodra het **logen** klaar is, wordt het uitgelekte wasgoed verplaatst naar een rugmand of een rieten mand, die gedragen door twee personen of op een kruiwagen, naar de rivier, de wasbak of het washuis (als het dorp er een bezit) wordt gebracht. Lig het waterpunt op de grond, dan knielt de vrouw in een houten bakje, dat met stro of een kussen bedekt is, om zich te beschermen tegen spatten. Ze spreidt elk te schuren stuk uit op een geribbeld houten wasbord en begint verwoed te wrijven, met een zeepsteen of een getande borstel met zwarte zeep (**wassen of inzepen**). Soms gebruikt ze zeepkruid, een wilde plant waarvan de wortels gaan schuimen bij het contact met water.

Dan moet het wasgoed geklopt worden, op een steen, met een klopper, om alle zuiverheden te verwijderen (**het kloppen**). Vervolgens wordt het **gespoeld** met helder water. Om het mooi wit te maken, wordt soms 'bleu Guimet' (kunstmatige blauwsteen) gebruikt, een kleurstof die wordt verkocht in de vorm van poeder, bolletjes, blokjes of rechthoeken om op te lossen (**blauwen**).

Dan moet alles nog uitgewrongen worden. Daar zijn stevige polsen voor nodig. Voor grote stukken moeten er vier handen aan te pas komen.

Weer thuis hangt ze de kledingstukken aan een draad, legt ze op een haag, een afsluiting of het gras, zodat ze in open lucht kunnen drogen. Bij slecht weer hangen ze op zolder of worden ze dicht bij het vuur uitgespreid (**drogen**).

Soms wordt het witte linnen, waar nog zeep in zit, blootgesteld aan de zonnestralen en bevochtigd op het grasland. Zo worden hardnekkige vlekken en grauwhed vermeden. Dat heet in de bleek zetten of op de bleek leggen. Daarna wordt het uitgespoeld.

Wist u dit ?

De witte kleur die bekomen wordt met het blauwsel is niet te danken aan de reinigende werking van het product in kwestie, maar wel degelijk aan een optisch effect, want deze moleculen doen de stof oplichten door opslorping van de ultravioletstralen. Oorspronkelijk werd dit natuurlijk pigment onttrokken aan lapis lazuli, een halfedelsteen die uit Afghanistan werd ingevoerd. Zijn buitensporige prijs, die zelfs boven de goudprijs ging, zette onderzoekers aan om een kunstmatig equivalent uit te werken. Tijdens een wedstrijd, die in Frankrijk werd georganiseerd door de 'Société d'encouragement pour l'industrie nationale', ontdekt polytechnicus Jean-Baptiste GUIMET in 1828 het procedé voor de fabricage van een vervangstof. Al snel wordt de 'bleu Guimet' gecommmercialiseerd en in de hele wereld verdeeld. Dit is niet te verwarren met methyleenblauw, een organische component die in 1876 werd uitgevonden en die vaak in de geneeskunde wordt gebruikt, soms ook om linnen te blauwen.

De openbare wasplaats

(De Bur, De Wäschbur, D'Wäschhaus)

De inrichting van openbare wasplaatsen dateert uit het midden van de 19de eeuw, onder meer met het oog op een betere hygiëne en op het comfort van de wasvrouwen. Er zijn er heel wat in de provincie Luxemburg, omdat er ook een uitgebreid hydrogeologisch netwerk is. In 1867 worden er 644 geteld, in goede staat. Hun locatie wordt bepaald door de aanwezigheid van een bron of een waterloop en ook door de nabijheid van de woningen.

De architectuur van deze bouwsels verschilt van plaats tot plaats: sommige hebben geen dak, andere zijn rechthoekig (Metzert, Nobressart, wasplaats van Wäschbour in Aarlen, Toernich ...), vierkant (Tattert, Turpange ...), hebben een open kant voor de wind (Aix-sur-Cloie, Rachecourt, Autelhaut, Udange ...), of zijn volledig dicht, met tal van openingen voor de lichtinval (Wolkrange, Bébange, Aubange ...), zijn tunnelvormig (Lottert, Heinstert ...), hebben een gewelfd dak (Lischert ...). Sommige worden pal op de berm van een waterloop ingericht (Nothomb, Schadeck ...).

Er is telkens minstens één bak of bekken aanwezig. Zijn er meer, dan loopt het water van de ene naar de andere en wordt het wasgoed geschrobd en geklopt in de stroomafwaartse, zodat het sop niet onder het spoelwater wordt gemengd.

Deze ingerichte plaats is vaak te klein voor de omvang van de bevolking. Niet zelden reserveren de wasvrouwen hun plek. Ze gaan er in de vroege ochtend op wacht staan of leggen een bezem of een laken onder in het reservoir.

Naar de wasplaats gaan, betekent onder de mensen komen, lang en vrijuit praten onder vrouwen, nieuws uitwisselen over het dorpsleven, ontboezemingen doen, heel even genieten van de onafhankelijkheid!



Het principe van de waskuip met 'sproeikop' werd begin de 19de eeuw uitgevonden door de Zwitser Samuel WIDMER. Deze werd aanvankelijk in industriële wasserijen gebruikt om het kokend water op de was te gieten. Deze kuip van gegalvaniseerd ijzer heeft een dubbele bodem met gaten. Het wasgoed wordt gestapeld, van het grofste tot het fijnste. De kuip wordt met zeepsop gevuld en met zijn deksel op het vuur gezet. Het warme water stijgt op in de buis in het midden door de druk die de stoom uitoefent tijdens het kookproces. De gloeiendhete vloeistof loopt dan uit een kop, valt weer op het wasgoed en loopt er door. Het proces herhaalt zich minstens anderhalf uur lang. De werking wordt verbeterd door de toevoeging van een ingebouwde vuurhaard. Nadat het verkleind werd, krijgt dit voorwerp begin 1900 een plaats in de huishoudens, vaak zonder het net vermelde extraatje.



Wasmachine die van voor naar achter wordt bewogen met de handgrepen aan de houten lijst. Daarop is een trommel geplaatst met een opening bovenaan. Deze trommel is gemaakt van hout en gegalvaniseerd ijzer.



Deze wasmachine lijkt op een boterkarn. De roerder (agitator) heeft drie mengarmen en is ingebouwd in de tobbe. Hij wordt in werking gesteld door een wiel op de zijkant. De beweging die aan de schoepen gegeven wordt, doet de vloeistof in omgekeerde richting stromen en zo door het wasgoed gaan zonder dat het zich kan oprollen.



Wasmachine op voeten. Deze bestaat uit een trommel die op een kuip uit gegalvaniseerd staal rust, met onderaan een vuurhaard om het water op te warmen. Door de liggende stand van de cilinder kan het wasgoed beter gespreid worden tijdens het wassen. Deze bestaat uit houten latten met ruimte tussen en is aangebracht op een horizontale as met een slinger aan de zijkant.



Inox roerder met houten steel, ook hydropneumatische wasstamper (of wasklok) genoemd, rechtstreeks geïnspireerd op het gereedschap om boter te karnen. Hij wordt op en neer bewogen in het water in de teil of tobbe. Als hij naar beneden gedruwd wordt en op het wasgoed drukt, wordt de lucht opgezogen en samengedrukt tussen de klok en het middelste gedeelte dat naar binnen gaat. Daarna wordt het water naar het midden van de stoffen geperst bij het naar boven trekken.



Grote mangel met rollen, op wieltjes, volledig uit metaal. Het drukniveau wisselt naargelang de mate waarin de greep bovenaan het kader wordt aangedraaid.



Elektrische wasmachine van het merk L'Avenir, type Diva, uit de jaren 1960. Deze heeft een timerknop en wast enkel.

Evolutie van de wastechnieken en bijhorende producten

Vanaf eind de 18de eeuw zijn er al pogingen om het wasproces te mechaniseren.

Blijkbaar werd de wasmachine in 1767 uitgevonden door de Duitser Jacob Christian SCHÄFFER.

Maar het eerste patent voor dergelijke machine werd dertig jaar later neergelegd door de Amerikaan Nathaniel BRIGGS. Een hele rist bedrijven storten zich op het ding en dus worden er heel wat uiteenlopende materialen en energiebronnen benut.

Er moet ook een oplossing gevonden worden voor de beperkingen die verbonden zijn aan het soort woning en aan de grootte van de gezinnen. Uiteindelijk is een ruim aanbod beschikbaar, zowel wat vorm als wat afmetingen betreft.



Handmatige wringer die op een recipiënt of een wasmachine wordt geplaatst met behulp van een klemsysteem. De druk op het wasgoed wordt geregeld met twee vleugelschroeven aan weerskanten van het houten kader, bovenop een metalen boog.

Het onderzoek wordt geïnspireerd op de bekende industriële principes en ook op de bestaande landbouwapparatuur, meer bepaald de karnmachine. Op ons platteland verschijnen er machines met een roerder, met een slinger, een horizontale trommel ... De vrouwen voeren zo dezelfde beweging uit als om room te kloppen. In de praktijk gunt men zich pas het plezier om een dergelijke machine te kopen na de Eerste Wereldoorlog.

Een opmerkelijke verbetering betreft het opwarmen van het water: dankzij de wasmachines met vuurhaard kan het op een constante hoge temperatuur worden gehouden. De waskuipen met sproeikop zorgen voor de automatische circulatie. Deze laatste zijn erg gangbaar in onze streek en zullen ook nog na 1945 worden gebruikt.



"Heen-en-weer" wasmachine. Deze bestaat uit een ton met drie bladen die links en rechts door twee personen worden bewogen met een handwiel bovenaan.



Wasmachine met oven.



çA va seul centrifuge zwierder die op elektriciteit werkt. Zijn trommel is verticaal.

Ook op het vlak van de producten veranderen de gewoontes. De as maakt eind de 19de eeuw plaats voor de bruine zeep of de zeepsteen, eventueel in combinatie met sodakristallen.

Begin de 19de eeuw zullen de waspoeders de markt doen kenteren. Deze hebben het vermogen om het vuil uit het wasgoed te verwijderen zonder dat ook maar een beetje moet geschrobd worden, dankzij de werking van de echte zeep, zouden we vandaag zeggen, en van het alkali dat ze bevatten. Ze kunnen de stoffen ook wit maken, door fijne zuurstofbelletjes die tijdens het koken vrijkomen, door de combinatie van natriumperboraat en natriumsilicaat. Het merk **Persil** lanceert het eerste in zijn soort.

De wereldconflicten, en dan vooral het tweede, brengen het onderzoek op dat gebied in een hogere versnelling.



Lavor zeepsteen, op de markt sinds 1900. De verpakking prijst zijn natuurlijke samenstelling aan die de handen beschermt, en ook zijn witmakende, niet-bijtende en verfrissende eigenschappen.

Er is een tekort aan dierlijk en plantaardig vet, de soldaten wassen de uniformen meestal in koude water ... Na 1945 gaat de voorkeur dus naar kunstmatige detergenten, op basis van koolwaterstoffen of vetalcoholsulfaten.

Ook het zwieren kent een kleine revolutie ... De drukwinger voert het water van het gespoelde linnen makkelijker af. Deze bevat twee cilinders, die met rubber omrand zijn, waar het vochtig linnen door gaat. Om het toestel in werking te brengen, volstaat het om een slinger te draaien, die boven op de as van een rol staat. Het nadeel is dat maar één stuk tegelijk kan samengedrukt, en dit mag bovendien geen knopen of nietjes bevatten, die zouden breken.



Soleil waspoeder (Franse benaming van het merk Sunlight) uit de jaren 1950.

Omstreeks 1950 beginnen de elektrische wasmachines en wringers aan een bescheiden doorbraak in onze dorpen. Maar er moet nog twintig jaar gewacht worden tot de machines die al dat werk doen, tot zwieren toe, op het platteland hun intrede doen.



Persil zeepoeder, met op de doos de melding dat het bijzonder geschikt is voor de kook en om het wasgoed te ontsmetten.

De drinkplaatsen

Ze zijn voorbehouden voor het vee en de paarden. Ze worden gevoed door een gewone leiding en uit de kalksteen geslepen of geassembleerd met behulp van schisttegels. Vroeger organiseerden de gebruikers zich om er niet allemaal tegelijk te staan met hun dieren.

Naargelang hun lengte, konden er meer of minder dieren tegelijk drinken. De enkele bak kan ook gecombineerd worden met een bekken om te wassen of te spoelen, of voor een andere huishoudelijke taak. Mensen en dieren leven hier naast elkaar.

De pompen of fonteinpalen

In de loop van de 19de eeuw brengt de industrie heel wat oplossingen aan voor de vele problemen die de hygiënecommissies aan de kaak stellen.

Er verschijnt nieuw collectief meubilair met nieuwe technische eigenschappen. Nu zijn er pompsystemen om water te winnen, gewoon met een zuiger.

Gietijzeren bekistingen beschermen het mechanisme aan de oppervlakte en zijn vandaag nog te zien.

De molens

In onze contreien bestaat de basisvoeding uit broodgraan-gewassen. Een noodzakelijke tussenstap is de omvorming van graan tot meel. Van in de Keltische tijd is het gebruik van kleine handmolenstenen al goed verspreid. Er worden er ook gevonden in Gallo-Romeinse villa's. In de Karolingische tijd vindt de watermolen meer en meer ingang en vervolgens, vooral, in de middeleeuwen (tussen de 8ste en de 12de eeuw). Het malen wordt dan geïndustrialiseerd.

Van de middeleeuwen tot de Franse revolutie kan de plaatselijke heer de onderhorigen van zijn rechtsgebied verplichten om hun graan te malen in de banmolen (Banmillen) die hij bezat. Hij heeft dus het monopolie op die molen (dwangmolen). Het is een privilege dat hij zich altijd zal blijven toe-eigenen. In de oorkondes die vrijheden toekennen, op het model van de Wet van Beaumont, zal hij nooit aanvaarden om de molen en de oven te vervreemden. Hij inde er uiteraard rechten of belastingen op, meestal een tiende van (de waarde van) het graan (tiendrecht), dat de molenaar hem vóór het malen toewees.

De heer nam een molenaar in dienst, vaak met een hernieuwbare huurovereenkomst van korte duur (5 of 6 jaar), die in zijn voordeel het maalrecht of "Molter" (1/20ste of 1/25ste van het graan, naargelang de heerlijkheid) kon opnemen. De molenaar moest het graan malen in volgorde van aankomst van de karren, binnen de 24 uur nadat het aangeboden werd. Als het graan na deze termijn nog niet gemalen was, kon de teler naar een andere molen gaan zonder een boete te moeten betalen. De molenaar had ook nog andere voordelen (hij mocht onder meer vissen en rivierkreeften vangen in het aanvoerkanaal) en stond niet altijd als eerlijk bekend. Soms nam hij natuurlijk meer dan

waar hij recht op had! Geraamd wordt dat de teler op 100 kilo graan, iets meer dan 60 kilo meel terugkreeg, min het zaagsel en de verschillende verplichte afnames.

De molenaar moest op eigen kosten zijn molen onderhouden en herstellen, zelfs na oorlogsschade. Hij moest het aanvoerkanaal schoonmaken, minstens een keer per jaar. Hij moest de heer ook elk jaar een varken schenken, zoals blijkt uit de rekeningen van het domein van Aarlen, voor Messancy en Wolkrange.

In sommige dorpen worden de inwoners gedwongen om de banmolen te onderhouden: het gebouw herstellen, het kanaal schoonmaken, de molenstenen vervoeren. De herkomst van de molensteen werd vaak nader bepaald in de huurovereenkomsten: steen van Champagne, in het algemeen of anders van de Eifel.

De molenaars behoorden soms tot heuse dynastieën. Vaak huwden hun kinderen met kinderen van andere molenaars.

De heer bezat ook de banoven waar iedereen zijn brood moest gaan bakken. En ook daar eiste hij een twintigste van op. Deze banrechten bleven bestaan tot aan de Franse revolutie.

Vanaf het ancien régime onderhouden bepaalde heren niet langer een banmolen en verplichten ze hun onderdanen niet meer om er hun graan te laten malen. De molen wordt dan een privé-goed dat eigendom is van de molenaar zelf, of van een eigenaar die de molenaar voor een vaste termijn in dienst heeft (in sommige aktes boer genoemd). Dit onderscheid wordt gemaakt vanaf het Franse bewind (1795) want de herenmolens werden te koop gesteld. De molenaars kennen een heel ander lot, naargelang ze eigenaar of werknemer waren. De eerste zijn meestal rijk en zullen hun molen doorgeven aan hun nakomelingen, de tweede worden vaak uitgebuit. De

molenaars-eigenaars zijn meestal volleerde beroeps met veel vakmanschap, die van generatie op generatie wordt doorgegeven. De ingehuurde molenaars zijn vaak telers die dit beroep op latere leeftijd gaan uitoefenen en hun bezittingen hypothekeken voor een bepaald zwaar leven, overgelaten aan de genade van de eigenaars en hun hebzucht.

In officiële aktes of administratieve overzichten wordt de molen vaak 'fabriek' genoemd. Het mechanisme voor de omvorming van de beweging van het rad om allerlei werktuigen aan te drijven, werd in de loop van de tijd complexer, om in de 19de en 20ste eeuw uit te monden in sterk presterende, nauwkeurige en productieve machines.

Het mechanisme van de meelmolen of korenmolen bevatte onder meer het rad, de as, de ligger en de looper. Alle molens uit de streek werden aangedreven door hydraulische kracht en stonden dus dicht bij een rivier. Het water werd naar het rad aangevoerd langs een kanaal (Däich of Millendäich).

De molen beschikte meestal over een waterreserve, die bestond uit een vijver of de inhoud van het kanaal zelf dat dan vrij lang was. In een molen 'langs het water' drijft de stroming het waterrad aan langs de onderkant. Het water kan zo boven het rad worden gebracht, zodat het op de schoepen valt en zo een hoger rendement oplevert. De molen van Turpange werd met twee types raderen uitgerust.

De aandrijfkracht van het rad kon ook dienen voor andere dingen dan om graan te malen. Veel molens hadden zo meerdere bestemmingen, ofwel specifiek ofwel wisselend naargelang de behoeften of het seizoen:

Volmolen of voldersmolen (*Follmillen*): om wol te vollen (stampen met leem om de weefsels ontvetten en de vezelstructuur dichter en vaster te maken).

Oliemolen (*Ölmillien, Uelegsmillien*), soms ook 'kollergang' genoemd: in onze contreien werd er vaak beukenootolie geproduceerd, die als tafelolie diende of algemener voor de verlichting met olielampen. Er werden ook verschillende oliehoudende granen voor de voeding geperst (koolzaad, raapzaad). Het zaad werd fijngemaakt tussen kantstenen of onder een rechtopstaande molensteen.

Schorsmolen (runmolen) (*Loumillien*): om eikenschors fijn te malen voor het looien van huiden (leer).

Plaatslagerij: ijzer platslaan voor vervaardiging van plaatstaal en platen.

Zagerij (*Seemillien*): productie van planken en balken.

Papiermolen (*Pabeiermillien, Papeiermillien*): fabricage van papierdeeg.

Levering van elektriciteit: vanaf eind de 19de eeuw brengen bepaalde raderen een dynamo in werking en de opgewekte elektriciteit dient voor de verlichting van privéwoningen of voor de gemeentelijke verlichting.

Das Projekt „Auf den Spuren des Wassers“ (Deutsch)

Das Projekt „Auf den Spuren des Wassers“ wurde ins Leben gerufen, um das reiche Bauerbe des Areler Lands, das einen Bezug zum Wasser hat, hervorzuheben. Waschhäuser, Mühlen, Tränken, Pumpen oder Brunnen, all diese Bauelemente sind von großem touristischen und historischen Interesse.

Die Gemeinden Attert, Arlon, Messancy und Aubange sowie der Flussvertrag Mosel (lokale Außenstelle von Attert), der Flussvertrag Semois-Chiers und die *Maison du Tourisme du Pays d'Arlon* (Touristeninformation des Areler Lands) haben an diesem Projekt teilgenommen. Aber auch andere Partner wie der Geschichtsverein *Cercle d'Histoire du Pays de Messancy-Aubange*, das Fremdenverkehrsbüro von Aubange und die Provinzialdomäne *Fourneau Saint-Michel*.

Nach einer Bestandsaufnahme dieses regionalen kleinen Kulturerbes wurden Informationstafeln angefertigt, um die Besucher an die wesentliche Rolle zu erinnern, die diese Bauten in der Vergangenheit spielten.

In den vier betroffenen Gemeinden wurden insgesamt 87 Tafeln aufgestellt. Jede Tafel zeigt ein altes Foto sowie einen Text, der gewisse architektonische oder historische Elemente erklärt bzw. Anekdoten enthält.

Dieses Projekt ermöglicht es uns auch, mehr über die Wäscherinnen von anno dazumal oder die Geschichte der Mühlen in der Region zu erfahren.



Wäschekorb aus weißer Weide, d.h. geschälten Weidenzweigen



Hölzerne Waschklammer



Für das Waschen benutzter Kupfertopf mit langem Stiel. Er diente dazu, kochendes Wasser auf die Wäsche zu gießen und Stärke zu kochen.

Die Wäsche: eine Folge körperlich anstrengender Arbeiten

Im 19. Jahrhundert wird selten gewaschen, und zwar nur im späten Frühjahr und vor dem Winter. Die Ärmsten haben sehr wenig Kleidung, manchmal sogar nur die, die sie tragen. Man dreht sie auf links, um die schmutzige Seite zu verbergen oder man frischt sie mit Essig auf. Nur wohlhabende Bürger können es sich leisten, sich öfter umzuziehen. Sie vertrauen ihre Wäsche den Waschfrauen (D'Wäschfra(en), D'Wäschesch(en), d'Bauchesch(en)) an.

Nach und nach verbessert sich die Hygiene und ein Tag im Monat wird der Wäsche gewidmet, später ein Tag in der Woche. Traditionell ist das der Montag, aber warum? Am Tag nach dem Sonntagsessen, das aufwendiger ist, gibt es oft Essensreste: man hat also mehr Zeit, da nicht gekocht werden muss. Es sei auch darauf hingewiesen, dass die damaligen religiösen Überzeugungen diese Tätigkeit zwischen Weihnachten und Neujahr sowie während der gesamten Karwoche verboten, und zwar wegen der Verbindung zwischen Leinen und dem Leinentuch Christi.



Holzzange, mit der die Wäsche aus dem Bottich genommen wurde

Dieses Verbot gilt im weiten Sinn für jeden Freitag, ebenfalls in Erinnerung an den Tod Jesu.

Am Sonntagnachmittag werden die gängigen Kleidungsstücke (Unterwäsche, Hemden, Hosen, Kleider, Schürzen, Socken...) nach Farbe, Stoffart und Verschmutzungsgrad **sortiert**. Das Waschen von Bettwäsche, Kissenbezügen, Handtüchern und Tischdecken ist so arbeitsaufwändig, dass Frauen etwa alle sechs Monate ganze drei Tage für diese Arbeit freihalten.

Das Waschgut wird dann in einem großen hölzernen oder verzinkten Bottich eingeweicht, der in der Küche, im Schuppen oder sogar im Stall steht (**das Einweichen**).



Dreifuß, auf den der Bottich gestellt wird, damit er auf Hüfthöhe ist.



Waschbottich

Holzstab, mit dem die Wäsche im Bottich umgerührt wurde. Er trägt den Markennamen Persil, das erste „selbsttätige“ Waschmittel (kein Rubbeln mehr nötig), das 1907 in Belgien auf den Markt gebracht wurde.





Hölzernes Waschbrett mit horizontalen Rillen auf beiden Seiten



Verschiedene Modelle von Schlaghölzern



Hölzerner Kniekasten. Er war nur an drei Seiten geschlossen, damit die Wäscherin sich hineinknien konnte.

Am Montagmorgen erhitzt die Hausfrau Wasser (meist Regenwasser) auf dem Herd. Dann schichtet sie die Wäsche in einen Waschtisch, wobei die schmutzigsten Kleidungsstücke unten und die saubersten oben liegen. Diesen Wäschestapel deckt sie mit einem Hanftuch, dem so genannten Laugentuch ab, auf das sie eine dicke Schicht gesiebter Holzasche streut. Mit einem Eimer oder Stieltopf gießt sie viel kochendes Wasser darüber. So entsteht eine alkalische Lösung (Lauge), die Fette auflöst und durch die Wäsche sickert. Um eine gute Wirkstoffkonzentration zu erhalten, fängt die Wäscherin die Flüssigkeit über die Ablauföffnung auf, kocht sie abermals auf und gießt sie erneut auf die Wäsche. Diese Schritte werden immer wieder wiederholt. Mit einem großen Stab rührt sie die Wäsche regelmäßig um.

Nach dem **Laugen oder Beuchen** wird die tropfnasse Wäsche entweder in einem Tragekorb oder einem großen Weidenkorb, der von zwei Personen getragen oder in eine Schubkarre gestellt wird, zum Fluss, Wasserbecken oder Waschhaus gebracht, wenn es im Dorf ein solches gibt. Bei einer ebenerdigen Wasserstelle kniet sich die Frau in eine mit Stroh oder einem Kissen ausgelegten Kiste, um sich vor Wasserspritzern zu schützen. Sie breitet jedes zu schrubbende Wäschestück auf einem gewellten Holzbrett aus und rubbelt kräftig mit einem Seifenstück oder einer Wurzelbürste mit Kernseife darüber (**das Waschen oder Einseifen**). Manchmal verwendet sie Seifenkraut, eine Wildpflanze, deren Wurzeln schäumende Eigenschaften haben.

Danach legt sie die Wäsche auf einen Stein und schlägt sie mit einem Bleuel oder Schlagholz, um den Schmutz zu entfernen (**das Schlagen**). Danach erfolgt das **Ausspülen** mit klarem Wasser. Damit die Wäsche strahlend weiß wird, fügt man manchmal „Guimet-Blau“ (synthetisches Ultramarinblau) hinzu. Dieser Farbstoff wurde in Form von Pulver, Kugeln, Würfeln oder Rechtecken verkauft und in Wasser aufgelöst (**das Aufhellen**).

Dann muss die Wäsche noch mit der Hand ausgewrungen werden. Bei großen Stücken waren dafür vier Hände nötig.

Wieder zuhause hängt sie die Wäsche auf einen Draht, eine Hecke, einen Zaun oder legt sie auf das Gras, damit sie im Freien trocknet. Bei schlechtem Wetter wird die Wäsche auf dem Dachboden aufgehängt oder in der Nähe des Feuers ausgebreitet (**das Trocknen**).

Manchmal wird weiße Wäsche, die noch Seife enthält, auf dem Gras ausgebreitet, benetzt und in der Sonne gebleicht. So werden hartnäckige Flecken und Grauschleier entfernt. Dieser Vorgang wird *Rasenbleiche* genannt. Danach wird die Wäsche ausgespült.

Wussten Sie das?

Die mit Ultramarinblau erzielte Bleiche beruht nicht auf der Reinigungswirkung des besagten Produktes, sondern auf einem optischen Effekt: seine Moleküle erhöhen nämlich durch Absorption der ultravioletten Strahlen die Helligkeit des Gewebes. Ursprünglich wird dieses natürliche Pigment aus Lapislazuli, einem aus Afghanistan importierten Halbedelstein, gewonnen. Da es teurer war als Gold, wollten die Forscher ein künstliches Äquivalent erfinden. Im Rahmen eines in Frankreich von der Société d'encouragement pour l'industrie nationale lancierten Wettbewerbs entdeckte der Polytechniker Jean-Baptiste GUIMET 1828 das Verfahren zur Herstellung eines Ersatzmaterials. Sehr schnell kam das „Guimet-Blau“ auf den Markt und wurde weltweit vertrieben. Verwechseln Sie es nicht mit Methylenblau, einer 1876 erfundenen organischen Verbindung, die häufig in der Medizin, aber auch zum Aufhellen von Wäsche verwendet wird.

Das öffentliche Waschhaus

(De Bur, De Wäschbur, D'Wäschhaus)

Öffentliche Waschlhäuser wurden in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts errichtet, und zwar in erster Linie um die Hygiene zu verbessern und den Wäscherinnen die Arbeit zu erleichtern. In der Provinz Luxemburg gibt es dank eines weitläufigen hydrogeologischen Netzes zahlreiche Waschlhäuser: 1867 wurden 644 Waschlhäuser in gutem Zustand verzeichnet. Das Vorhandensein einer Quelle oder eines Baches sowie die Nähe von Wohnhäusern bestimmte ihren Standort.

Die Architektur dieser Gebäude variiert je nach Ortschaft: es gibt Waschlhäuser ohne Dach, einige sind rechteckig (Metzert, Nobressart, das Wäschbour in Arlon, Toernich ...), andere quadratisch (Tattert, Turpange...), haben eine zum Wind hin offene Seite (Aix-sur-Cloie, Rachecourt, Autelhaut, Udange...), sind komplett geschlossen, aber mit vielen Lichtschächten (Wolkrange, Bébange, Aubange...), in Tunnelform (Lottert, Heinstert...), mit Tonnengewölbe (Lischert...). Einige Waschlhäuser wurden direkt am Flussufer (Nothomb, Schadeck...) errichtet.

Das Waschhaus hat mindestens ein Wasserbecken. Wenn es mehrere Becken gibt, fließt das Wasser von einem Becken in ein anderes. Die Wäsche wird im unteren Becken gerubbelt und geschlagen, damit das seifenhaltige Wasser nicht in das zum Ausspülen bestimmte Wasser fließt.

Das Waschhaus ist meistens zu klein im Verhältnis zur Bevölkerungsdichte. Nicht selten reservieren sich die Wäscherinnen ihren Platz, indem sie entweder früh morgens Wache halten oder einen Besen oder ein Tuch auf den Boden des Wasserbeckens legen.

Die Wäsche im Waschhaus waschen ist für die Frauen auch eine Gelegenheit, aus der Isolation auszubrechen, sich lange und frei zu unterhalten, Neuigkeiten über das Dorfleben und Vertraulichkeiten auszutauschen, ein wenig Unabhängigkeit zu genießen!



Der Waschkessel mit „Duschkopf“, dessen Prinzip der Schweizer Samuel WIDMER zu Beginn des 19. Jahrhunderts erfunden hatte, gewährleistet am Anfang das Laugen in den industriellen Wäschereien. Der Kessel aus verzinktem Eisen hat einen doppelten Boden, wobei der oberste ein Siebboden mit Löchern ist, auf den die Wäsche gestapelt wird: die größte Wäsche unten und die Feinwäsche oben. Dann füllt man den Kessel mit Seifenwasser, verschließt ihn mit dem Deckel und stellt ihn auf das Feuer. Der beim Kochen freigesetzte Dampf drückt das Wasser durch das Mittelrohr. Die siedend heiße Flüssigkeit tritt oben durch einen Duschkopf wieder aus, fällt auf die Wäsche und sickert hindurch. Der Vorgang wird mindestens anderthalb Stunde lang wiederholt. Um die Funktionsweise zu verbessern, wird eine eingebaute Feuerung hinzugefügt. Nach seiner Miniaturisierung fand dieses Objekt Anfang 1900 seinen Platz in den Haushalten, oft ohne das vorgenannte Extra.



Diese Waschmaschine gleicht einem Butterfass. Die Rührvorrichtung mit drei Flügeln ist im Bottich befestigt und wird anhand eines Rads auf der Außenseite des Bottichs betätigt. Die Bewegung der Flügel erzeugt einen umgekehrten Wasserstrom, der die Wäsche durchdringt und gleichzeitig verhindert, dass die Wäsche sich zusammenrollt.



Maschine, die anhand von Hebelarmen hin- und hergeschaukelt wird. Die Hebelarme sind das obere Ende eines Holzgestells, an dem eine wiegenförmige „Trommel“ aufgehängt ist. Diese ist aus Holz und verzinktem Eisen und wird von oben befüllt.



Waschmaschine auf Ständer. Sie besteht aus einer Trommel, die in einer Wanne aus verzinktem Eisen mit Feuerung zum Aufheizen des Wassers ruht. Die liegende Position des Zylinders gewährleistet eine bessere Verteilung der Wäsche beim Waschen. Der Zylinder ist aus Holzlatten und auf eine horizontale Achse geschoben, die durch eine seitliche Handkurbel bedient wird.



Rührvorrichtung aus Inox mit Holzgriff, auch Wäschestampfer genannt, der sich direkt vom Butterfass inspiriert. Er wird von oben nach unten in den Waschbottich getaucht. Dabei drückt er die Wäsche zusammen, das Wasser wird zwischen der Glocke und dem Siebbecher, der einfährt, angesaugt und verdichtet. Beim Anheben des Stampfers fährt der Siebbecher wieder aus und das Wasser sprudelt durch die Löcher auf das Waschgut.



Große Wäschemangel auf Rädern, ganz aus Metall. Der von den Rollen ausgeübte Druck konnte mit dem Griff oben auf dem Rahmen geregelt werden.



Elektrische Waschmaschine der Marke L'Avenir und vom Typ Diva aus den 1960er Jahren. Sie hat eine Schaltuhr und übernimmt den Waschvorgang.

Entwicklung der Waschtechniken und zugehörigen Produkte

Seit dem Ende des 18. Jahrhunderts versucht man, den Waschvorgang zu mechanisieren. Die Waschmaschine soll 1767 von dem Deutschen Jacob Christian SCHÄFFER erfunden worden sein. Aber das erste Patent für diesen Maschinentyp wurde dreißig Jahre später von dem Amerikaner Nathaniel BRIGGS angemeldet. Da eine Reihe von Unternehmen sich für dieses Objekt begeistert hat, sind die verwendeten Materialien und die genutzten Energiequellen sehr vielfältig. Es gilt auch die Anforderungen zu erfüllen, die mit der Art der Wohnung und der Größe des Haushalts zusammenhängen. Schließlich gibt es ein breites Angebot, sowohl was die Form als auch die Größe betrifft.



Handbetriebene Mangel, die anhand von Schraubzwingen auf einem Behälter oder einer Waschmaschine befestigt wurde. Der auf die Wäsche ausgeübte Druck wird durch zwei Flügelmuttern geregelt. Diese befinden sich auf der rechten und der linken Seite eines Holzgestells, unter dem sich ein Metallbogen befindet.

Die Forschung basiert auf bekannten industriellen Prinzipien sowie auf bestehenden landwirtschaftlichen Werkzeugen, und besonders dem Butterfass. In unseren ländlichen Gegenden gibt es Waschmaschinen mit Rührarmen, Kurbeln, horizontalen Trommeln... Die Frauen führen also die gleiche Bewegung aus wie beim Schlagen von Sahne. Insbesondere nach dem Ersten Weltkrieg gönnt man sich den Kauf einer Waschmaschine. Eine der bemerkenswerten Verbesserungen betrifft die Erwärmung des Wassers: Waschkessel mit Feuerung halten das Wasser auf einer konstant hohen Temperatur. Waschkessel mit „Duschkopf“ hingegen sorgen für eine automatische Umwälzung des Wassers. Dieser Waschkesseltyp war in unseren Regionen sehr verbreitet und noch nach 1945 in Gebrauch.



Waschmaschine mit „Hin- und Herbewegung“. Sie besteht aus einem Fass, in dem drei Rührflügel anhand einer an der Oberseite des Bottichs befestigten Handkurbel von zwei Personen hin- und herbewegt werden.



Waschmaschine mit Feuerung



Elektrische Wäscheschleuder *ça va seul* mit vertikaler Trommel

Auch bei den verwendeten Produkten ändern sich die Gewohnheiten. Ende des 19. Jahrhunderts gerät die Asche in Vergessenheit, weil Kernseife oder Seifenstücke, eventuell zusammen mit Kristallsoda, verwendet wird.

Anfang des 20. Jahrhunderts revolutionieren Waschmittel den Markt. Dank der Aktion echter Seife (würden wir heute sagen) und des darin enthaltenen Alkali reinigen sie die Wäsche ohne Rubbeln. Dank des beim Kochen entstehenden fein perlenden Sauerstoffs und durch eine Kombination von Natriumperborat und Natriumsilicat können sie auch Stoffe bleichen. Die Marke **Persil** bringt das erste Waschmittel dieser Art auf den Markt.

Globale Konflikte und vor allem der Zweite Weltkrieg beschleunigen die Forschung in diesem Bereich:



Lavor Blockseife wurde seit 1900 verkauft. Die Verpackung preist ihre natürliche, die Hände schonende Zusammensetzung sowie ihre bleichenden, milden und erfrischenden Eigenschaften.

Es herrscht ein Mangel an tierischen und pflanzlichen Fetten, und Soldaten waschen ihre Uniform meist in kaltem Wasser. Nach 1945 zieht man synthetische Waschmittel aus Kohlenwasserstoffen oder sulfatierten Fettalkoholen vor.

Auch das Auswringen erlebt eine kleine Revolution... Mit der Wringmaschine lässt sich das Wasser leichter aus der gespülten Wäsche pressen. Sie besteht aus zwei Gummirollen, zwischen denen die nasse Wäsche gerollt wird. Die Wringe wird anhand einer Kurbel bedient, die auf die Achse einer der Rollen montiert ist. Sie hat jedoch den Nachteil, dass jedes Wäschestück einzeln gewrungen werden muss. Außerdem darf es keine Knöpfe oder Spangen haben, da diese zerbrechen würden.



Soleil Seifenpulver (französischer Markenname von Sunlight) aus den Jahren 1950

Um 1950 setzen sich elektrische Waschmaschinen und Schleudern zaghaft in unseren Dörfern durch. Es dauert weitere zwanzig Jahre, bis in ländlichen Gebieten einzelne Maschinen auftauchen, die alle Arbeitsgänge bis zum Schleudern durchführen.



Auf der Packung ist vermerkt, dass Persil sich sehr gut zum Kochen und Desinfizieren der Wäsche eignet.

Die Tränken

Sie sind dem Vieh und den Pferden vorbehalten. Sie werden von einer einfachen Leitung gespeist und sind entweder in den Kalkstein gehauen oder aus Schieferplatten zusammengesetzt. Damals sprach man sich ab, um nicht alle zur selben Zeit mit der Herde an der Tränke zu sein.

Je nach der Länge der Tränke können mehrere Tiere gleichzeitig trinken. Der einfache Trog kann auch mit einem Wasch- und Spülbecken verbunden sein oder für andere Hausarbeiten genutzt werden. Menschen und Tiere treffen hier zusammen.

Die Pumpen oder Trinkbrunnen

Im Laufe des 19. Jahrhunderts liefert die Industrie viele Lösungen für die zahlreichen Probleme, die von den Gesundheitsausschüssen angeprangert werden.

Dank der neuen technischen Möglichkeiten erscheinen neue kollektive Wasserversorgungseinrichtungen. Pumpensysteme ermöglichten es nun, Wasser durch die einfache Betätigung eines Kolbens zu gewinnen.

Über der Erde wird der Mechanismus durch gusseiserne Gehäuse geschützt, die erhalten geblieben sind.

Die Mühlen

Brotgetreide ist das Grundnahrungsmittel unserer Gegend. Die Verarbeitung von Getreidekörnern zu Mehl ist ein unverzichtbarer Zwischenschritt. Seit der keltischen Zeit werden flächendeckend kleine Handmahlsteine verwendet. Es wurden auch Exemplare in gallorömischen Villen gefunden. Die Wassermühle breitet sich während der karolingischen Zeit und dann vor allem im Mittelalter (zwischen dem 8. und 12. Jahrhundert) aus. Der Mahlvorgang wird industrialisiert.

Vom Mittelalter bis zur Französischen Revolution konnte der Grundherr die auf seinen Ländereien lebende und seiner Gerichtsbarkeit unterstehende Bevölkerung zwingen, den Weizen in der ihm gehörenden Bannmühle (Bannmüllern) mahlen zu lassen. Er hatte also das Monopol und die Dorfbewohner waren in eine Mühle „gebannt“. Dieses Privileg behielt sich der Grundherr immer vor: In den Chartas, die Freiheiten nach dem Vorbild des Gesetzes von Beaumont einräumten, stimmte er niemals der Veräußerung der Mühle und des Ofens zu. Natürlich erhob er Abgaben oder Steuern, die im Allgemeinen 1/10 des Getreides (den Zehnten) betragen und die der Müller vor dem Mahlen für ihn abhielt.

Der Grundherr stellte oft im Rahmen eines kurzfristigen, verlängerbaren Pachtvertrags (5 oder 6 Jahre) einen Müller ein, der die Mahlmetze oder „Molter“ (1/20 oder 1/25 des Getreides, je nach Grundherrschaft) einziehen konnte. Der Müller musste das Getreide innerhalb von 24 Stunden in der Reihenfolge des Eintreffens mahlen. War das Getreide nach dieser Zeit nicht gemahlen, konnte der Bauer zu einer anderen Mühle fahren, ohne eine Strafe zahlen zu müssen.

Der Müller genoss gewisse Vorteile (insbesondere den Fang von Fischen und Krebsen im Mühlgraben) und hatte nicht immer den Ruf, ehrlich zu sein: er nahm nämlich manchmal mehr als ihm zustand! Man schätzt, dass dem Bauern von 100 kg Getreide nach Abzug der Kleie und der verschiedenen Zwangsabgaben gut 60 kg Mehl blieben.

Der Müller musste seine Mühle instand halten und reparieren. Dies geschah manchmal auf eigene Kosten, sogar nach kriegsbedingten Schäden. Er war verpflichtet, den Mühlbach mindestens einmal im Jahr zu reinigen. Er musste dem Herrn jedes Jahr ein Schwein schenken, wie in den Büchern des Gutes Arlon für Messancy und Wolkrange zu lesen ist.

In einigen Dörfern waren die Bewohner im Rahmen des Frondienstes zur Instandhaltung der Bannmühle gezwungen: Reparatur des Gebäudes, Reinigung des Kanals, Transport der Mühlsteine. Die Herkunft des Mühlsteins wurde in den Pachtverträgen oft vermerkt: im Allgemeinen war es ein Stein aus der Champagne oder in Ermangelung eines solchen ein Stein aus der Eifel.

Die Müller bildeten manchmal wahre Dynastien. Ihre Kinder heirateten oft die Kinder anderer Müller.

Der Grundherr besaß auch einen Bannofen, in dem jeder sein Brot backen und zusätzlich eine Abgabe von einem Zwanzigstel entrichten musste. Diese Bannrechte bestanden bis zur Französischen Revolution.

Ab dem Ancien Régime gewährleisteten die Grundherren nicht mehr den Unterhalt der Bannmühlen und verpflichteten sie ihre Untertanen nicht länger, ihr Getreide dort mahlen zu lassen. Die Mühle wird zum Privatbesitz, der entweder dem Müller selbst gehört oder einem Eigentümer, der für eine befristete Zeit einen Müller (in manchen Urkunden Pächter genannt) beschäftigt.

Diese Unterscheidung gibt es ab dem Französischen Regime (1795), denn die herrschaftlichen Mühlen werden verkauft. Das Schicksal der Müller ist sehr verschieden, je nachdem, ob sie Eigentümer oder Bedienstete sind. Erstere werden im Allgemeinen reich und geben die Mühle an ihre Nachkommen weiter, während Zweitere oft ausgebeutet werden. Die die Mühle besitzenden Müller sind in der Regel Fachleute, die ihr Fachwissen von Generation zu Generation weitergeben. Pachtmüller sind häufig Landwirte, die diesen Beruf erst spät im Leben ergreifen und ihr Hab und Gut für ein schweres Leben verpfänden, das der Gnade und Gier der Eigentümer ausgeliefert ist.

Die Mühle wird in offiziellen Urkunden oder Verwaltungsunterlagen oft als „Werk“ bezeichnet. Der Mechanismus zur Umwandlung der Bewegung des Rades zur Bedienung verschiedener Werkzeuge ist im Laufe der Zeit komplexer geworden, was im 19. und 20. Jahrhundert zu effizienten, präzisen und produktiven Maschinen führte.

Der Mechanismus der Getreidemühle umfasste das Rad, die Achse, den Bodenstein und den Läuferstein. Alle Mühlen der Region wurden mit Wasserkraft betrieben und befanden sich daher in der Nähe eines Flusses. Das Wasser wurde über einen Kanal (Mühlgraben, Däich oder Milendäich) zum Rad geleitet.

Die Mühle verfügte in der Regel über eine Wasserreserve: dies war entweder ein Teich oder der Inhalt des Kanals selbst, der dann relativ lang war. Bei einer Mühle mit unterschlächtigem Wasserrad ist es der Wasserstrom, der das Schaufelrad im unteren Teil antreibt. Das Wasser kann auch oberhalb des Rades zugeführt werden: indem es in die Zellen fällt, entwickelt es eine höhere Leistung. Die Turpangemühle war mit beiden Radtypen ausgestattet.

Die vom Rad erzeugte Antriebskraft konnte auch zu anderen Zwecken als dem Mahlen von Getreide eingesetzt werden. Viele Mühlen hatten mehrere Zweckbestimmungen, die entweder spezifisch waren oder vom Bedarf oder noch der Jahreszeit abhingen:

Walkmühle oder Vollmühle (*Follmillen*): Dort wurden Stoffe gewalkt (mit Lehm geschlagen (gebläut), um sie zu entfetten und die Fasern zu verdichten).

Ölmühle (*Ölmillen, Uelegsmillen*), manchmal „Ölpresse“ genannt: In unserer Gegend wurde oft Bucheckeröl hergestellt, das als Tafelöl oder im Allgemeinen als Lampenöl verwendet wurde. In der Ölmühle wurden auch verschiedene Ölsaaten (Raps, Rübsen) für Lebensmittelzwecke gepresst. Dazu wurden die Saaten entweder zwischen Holzkeilen oder unter einem vertikalen Stampfer zerquetscht.

Lohmühle (*Loumillen*): Zerkleinerung der für das Gerben von Häuten benötigten Eichenrinde.

Plattenwerk: Das Eisen wird gehämmert, um flache Bleche und Platten herzustellen.

Sägemühle (*Seemillen*): Herstellung von Brettern und Bohlen.

Papiermühle (*Pabeiermillen, Papeiermillen*): Herstellung von Papierbrei (Zellstoff).

Stromversorgung: Ab dem Ende des 19. Jahrhunderts treiben verschiedene Räder einen Dynamo an und mit dem erzeugten Strom werden Häuser oder Straßen beleuchtet.